

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°66 –
décembre 2016-janvier 2017

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Portrait de Sophie von Kühn (1782-1797).

Aquarelle et lavis, H 9,6 cm.

En vérité, ce jeune Hardenberg dans sa vingt-deuxième année nous apparaît debout au plein même de la vie, quand le 17 novembre 1794, durant une tournée de service avec le bailli Just, une halte au château de Gruningue, résidence du capitaine de Rockenthien, le met en présence de Sophie von Kühn.

« Un quart d’heure, écrivait Novalis lui-même en parlant de cette rencontre, un quart d’heure a décidé de ma vie. »

Il semble que la naissance d’un tel amour, si subit et si vif, achève de manifester, en l’affermissant encore, l’appartenance de

Novalis au monde. Toutes les puissances de son être en sont exaltées. Sophie est pour lui, selon ses propres dires, la pierre d'angle de son repos, de son activité, de sa vie entière. Et cette vie, il semble que les événements, un à un, viennent en assurer déjà le cours futur. Le 15 mars 1795, Sophie et Novalis en secret se fiancent. Le 16 décembre, il est nommé secrétaire adjoint à la direction des salines. Et son père, après s'y être longtemps opposé, donne enfin son consentement au mariage, dans les premiers jours de juillet 1796.

Hélas ! Ce luxe inquiétant de dates qui fleurit soudain sous notre plume jalonne en réalité le début d'un vertigineux renversement de la vie du poète, où tout va changer de signe. Sophie, déjà touchée par la maladie l'automne précédent, fait une rechute si grave qu'un chirurgien d'Iéna doit l'opérer le 8 juillet. De nouvelles interventions douloureuses au cours de l'été et durant l'automne n'amènent qu'un suspens passager à l'aggravation du mal. Rentrée vers la mi-décembre à Gruningue, cette petite fille de quinze ans à peine y meurt le 19 mars 1797. Novalis l'avait quittée peu de jours auparavant, ne pouvant supporter plus longtemps, il l'avoue, le spectacle de ce martyr sans merci.

Qui était-elle donc ? Novalis le savait-il lui-même avant de l'avoir perdue ? Le « portrait » qu'il a crayonné d'elle avec une lucidité comme distante ne parvient pas à cerner sa présence : c'est une sorte d'aide-mémoire, un répertoire de traits exacts sans doute, mais épars. On a souri, non sans dédain, oubliant son âge, de la puérité de Sophie, de son indifférence, de ses billets enfantins et nuls à son fiancé. Et pourtant, comment relire sans avoir la gorge serrée les derniers qu'elle lui écrivit, à bout de forces, torturée par son mal, sous les yeux de la bonne Danscour, sa gouvernante française ? Goethe lui avait rendu visite à Iéna. Érasme de Hardenberg, le bailli Just, Tieck, célèbrent à l'envi sa beauté, son attirance...

Nous ne savons pas qui elle était, qu'importe ! – nous savons qui elle *est*. Elle est celle qu'à peine perdue Novalis, de tout son amour, a créée, et qui l'a créé à son tour en le révélant à lui-même. Celle qui lui a crié, les lèvres déjà closes : « Il est temps que tu le saches : toi non plus, tu n'es pas d'ici. Cette vie que tu crois vivre est une absence. C'est la mort qui débouche sur la vraie vie. Mourir, c'est franchir la crête extrême au-delà de laquelle s'ouvre le monde réel. La nuit où me voici descendue n'est pas une privation de lumière, mais la Mère très profonde en qui cette lumière est née, qui la contient tout entière, en qui, la fin du Temps venue, elle se résorbera. Que crains-tu la mort, puisqu'elle est le porche ouvert sur la nuit de l'amour éternel ? »

Ce cri, cet appel de la jeune morte, son fiancé l'a tout de suite entendu. Dans les lettres admirables qu'il écrivit alors, une autre voix se mêle à la voix qui se lamente, au chant du deuil le chant d'une délivrance et d'une paix mystérieuses : celles de l'être qui se connaît enfin. « En ce temps-là, dit Tieck, Novalis ne vécut que pour sa douleur. Il lui devint naturel de considérer comme un monde unique l'univers visible et l'invisible et de ne distinguer plus la vie d'avec la mort, sinon par le nostalgique désir qu'il éprouvait de celle-ci. Mais en même temps sa vie elle aussi fut transfigurée et tout son être s'abîma dans le rêve lumineux, entièrement conscient, d'une existence plus haute... Il demeura de longues semaines en Thuringe, puis, consolé, vraiment transfiguré, s'en vint reprendre ses occupations plus assidûment que jamais, et bien qu'il se considérât comme un étranger sur la terre »¹.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

SCHILLER ET NOVALIS

Cette conception théosophique de l'amour se complète chez les deux poètes par la même pensée eschatologique. Après une sorte de cataclysme cosmique le royaume mystique de l'Amour se substituera un jour à l'univers matériel, régi par des lois mécaniques, par l'inflexible régularité des jours et des saisons, soumis au temps, au changement, à la corruption. Alors l'amour du poète, qui dès à présent porte en lui le pressentiment de cette éternité nouvelle, mais se trouve encore mêlé d'éléments terrestres et corruptibles, se dégagera, par une sorte d'immolation, de désincarnation, de sa gangue mortelle et ainsi se réalisera l'union mystique totale.

Mit der Liebe Flügel eilt die Zukunft
In die Arme der Vergangenheit,
Lange sucht der fliehende Saturn
Seine Braut die Ewigkeit.

¹ Gustave Roud, préface à *Les Disciples à Saïs, Hymnes à la Nuit, Journal*, Mermod, 1948.

Einst, so hör ich das Orakel sprechen,
 Einsten hascht Saturn die Braut ;
 Weltenbrand wird Hochzeitfackel senden,
 Wenn mit Ewigkeit die Zeit sich traut.

Eine schönere Aurora rötet,
 Laura, dann auch unserer Liebe sich....

La même prophétie se retrouve dans l'hymne de Novalis cité plus haut. « Einst zeigt deine Uhr | Das Ende der Zeit | Wenn du wirst | Wie unser Einer | Und voll Sehnsucht | Auslöschst und stirbst. » Le mythe de Saturne attendant son épouse pour inaugurer le Règne de l'éternité, à la suite d'une conflagration universelle des éléments par l'amour, a été, avec quelques variantes, développé par Novalis dans le « *Märchen* » raconté par Klingsohr et intercalé dans le roman de Henri d'Ofterdingen. Un immense bûcher où s'immole la « Mère », c'est-à-dire le Cœur avec ses affections naturelles, attire à lui la flamme de l'astre usurpateur, du Soleil, et à la suite d'un incendie cosmique l'univers mystique se substitue à l'univers matériel, dont le Soleil avait été le foyer provisoire et l'inflexible « horloge ». « Mon Épouse (ici Sophie, c'est-à-dire l'Éternelle Sagesse) apparaît dans le lointain, s'exclame le roi Arcturus (le prince de l'univers astral). Mon Ennemi (le Soleil) est englouti. Tout commence à vivre. Encore je ne puis me montrer, car seul je ne suis pas roi. »

L'amour terrestre n'est qu'une « réminiscence » d'un état divin antérieur où les amants, séparés aujourd'hui, se trouvaient confondus en un même corps, le corps divin de l'Androgyne, qu'ils s'efforcent de restaurer par l'amour. C'est la pensée qui inspire le *Mystère de la Réminiscence* de Schiller.

Meine Laura ! Dieser Gott ist nimmer,
 Du und ich des Gottes schöne Trümmer,
 Und in uns ein unersättlich Dringen,
 Das verlorne Wesen einzuschlingen,
 Gottheit zu erschwingen.

Ce n'est donc que dans l'au-delà, que pourra se réaliser l'union parfaite des amants, la fusion complète de leurs individualités distinctes. « *Wer zerriss das Heiligthum, | Zeigte dir Elysium | Durch des Grabes Ritze ? | ... Liebe, Liebe leitet nur | Zu dem Vater der Natur | Liebe nur die Geister* », lisons-nous dans le *Triomphe de l'amour*, et l'amant de Laure se réjouit presque à la pensée de la décrépitude physique qui atteindra bientôt l'enveloppe corporelle de l'objet

aimé, il s'enthousiasme à la pensée de la mort précoce qui le guette lui-même

Lass – ich fühl's – lass, Laura, noch zween kurze
 Lenze fliegen – und dies Moderhaus
 Wiegt sich schwankend über mir zum Sturze,
 Und in eignem Strahle löscht' ich aus².



Schiller, en 1791

Ce sont là aussi des émotions, des images d'autant plus familières à l'auteur des *Hymnes à la Nuit* que sa fiancée, à lui, est bien morte et qu'il n'a pas besoin, par un effort violent d'imagination, d'anticiper cette œuvre de destruction. « Ein Schatten bringet | Den kühlen Kranz. | O sauge, Geliebter, | Gewaltig mich an, | Dass ich bald ewig | Entschlummern kann. | Ich fühle des Todes | Verjüngende Flut, | Und harr in den Stürmen | Des Lebens voll Mut. » On sait d'autre part le rôle important que devait jouer le mystère de la réminiscence dans la seconde partie du roman de Henri d'Ofterdingen. La restauration du corps divin de l'Androgyne se trouve également annoncée dans le 13^e [sic³] hymne spirituel de

² *Melancholie an Laura.*

³ Il s'agit en fait de l'hymne VII : « Un petit nombre seulement / Sait le mystère de l'amour, / Epreuve l'insatisfaction / Et la soit éternelle. /... Un jour, tout sera corps, / Unique corps, / Et dans le sang céleste baignera / Le couple bienheureux. »

Novalis : « Wenige wissen | Das Geheimniss der Liebe, | Fühlen Unersättlichkeit | Und ewigen Durst. | ... Einst ist alles Leib, | Ein Leib, | In himmlischem Blute | Schwimmt das selige Paar ».

Si le cycle des poésies dédiées à Laure contient déjà en germe la conception mystique et théosophique de l'amour chère à Novalis, c'est dans les *Lettres philosophiques de Julius à Raphaël* qu'on trouverait une première esquisse de la « Naturphilosophie » romantique telle qu'elle a inspiré le *Disciple à Saïs*. Pendant son séjour à Dresde Schiller s'était exercé à définir cette méthode intuitive, divinatoire, oraculaire qui par une sorte de vision enthousiaste devait lui permettre d'anticiper d'un seul bond, pensait-il, les réalités les plus cachées, les vérités les plus sublimes et par l'inspiration poétique devait suppléer aux lacunes de son éducation philosophique. On croirait déjà entendre le jeune Novalis⁴. Cette méthode se traduit en philosophie par le symbolisme universel. La Nature n'est que l'enveloppe, l'expression symbolique, le reflet poétique d'un Moi divin qui se contemple éternellement en elle, – et ce Moi, c'est nous-mêmes. « Tout en moi et en dehors de moi – écrit le Julius de Schiller – n'est qu'un signe hiéroglyphique d'une force qui est semblable à moi. Les lois de la Nature sont des Chiffres que l'être pensant combine pour se faire comprendre par l'être pensant, l'alphabet au moyen duquel tous les esprits s'entretiennent avec l'esprit parfait et avec eux-mêmes. » Nous ne pouvons qu'indiquer en passant ce thème fondamental qui chez les deux auteurs se trouve développé avec des variations infinies et parfois de frappantes similitudes dans l'expression. Le problème essentiel qui au fond les préoccupe l'un et l'autre est celui de l'intuition poétique et à ce sujet encore se révèlent entre eux de remarquables accords. Pour le Julius de Schiller comme pour le Disciple de Novalis il fut un âge d'or où l'humanité primitive communiquait directement avec la vie intime de la Nature, par une sorte de sens supérieur et mystique :

Freund, du kennst doch die goldene Zeit ? Es haben die Dichter
 Manche Sage von ihr rührend und kindlich erzählt –
 Jene Zeit, da das Heilige noch im Leben gewandelt,
 Da jungfräulich und keusch noch das Gefühl sich bewusst,

lisons-nous dans une poésie de Schiller : *der Genius*, qui portait primitivement le titre plus explicatif de *Natur und Schule*. Ce paradis d'innocence s'est évanoui. Détail significatif : Schiller nous montre ici l'homme brisant l'alliance primitive à la suite d'une sorte de

⁴ Cf. particulièrement la lettre à Körner du 15 avril 1786.

transgression, par un acte d'arbitraire présomption et de profanation :

Aber die glückliche Zeit ist dahin ! *Vermessene Willkür*
 Hat der getreuen Natur *göttlichen Frieden gestört*.
 Das *entweibte Gefühl* ist nicht mehr Stimme der Götter
 Und das Orakel verstummt, in der entadelten Brust.

N'est-ce pas la plainte qui, dans le roman philosophique de Novalis, monte de la nature et remplit les voûtes sonores du temple de Saïs, après le départ des voyageurs ? « O ! dass der Mensch die innre Musik der Natur verstände... *Er kann nichts liegen lassen, tyrannisch trennt er uns* und greift in lauter Dissonanzen herum. Wie glücklich könnte er sein, wenn er mit uns freundlicher umginge, und auch *in unsern grossen Bund träte, wie ehemals in der goldenen Zeit*, wie er sie mit Recht nennt. In jener Zeit verstand er runs, wie wir ihn verstanden. *Seine Begierde Gott zu werden, hat ihn von uns getrennt...* »⁵.

La science est-elle le seul chemin, est-elle même le vrai chemin pour restaurer cette communion d'autrefois ? Pas plus que l'auteur du *Disciple à Saïs* l'auteur du *Genius* ne le croit, et il indique une autre voie, tout intérieure (« Nach innen geht der geheimnisvolle Weg », dira Novalis), accessible à quelques privilégiés au cœur pur, à quelques « génies » candides et inspirés :

... das Orakel verstummt in der entadelten Brust.
Nur in dem stillern Selbst vernimmt es der horchende Geist noch
 Und den heiligen Sinn hütet das mystische Wort.
 Hier beschwört es *der Forscher, der reines Herzens hinabsteigt*
Und die verlorne Natur gibt ihm die Weisheit zurück.

N'y a-t-il pas là comme une première esquisse du Maître vénérable de Saïs que Novalis nous montre se préparant à son ministère dès sa plus tendre enfance, dans le silence et le recueillement, et dont la sagesse inspirée annonce des « Évangiles

⁵ [« Oh ! disaient-elles, si l'homme comprenait la musique intérieure de la Nature et possédait un sens de l'harmonie intérieure ! Mais c'est à peine déjà, s'il sait que nous appartenons toutes les unes aux autres et qu'aucune ne peut, sans les autres, subsister. Il ne peut rien laisser en place ; tyranniquement, il nous sépare et, dans les dissonances criardes, il cherche à saisir. Oh ! comme il pourrait être heureux s'il avait avec nous les relation d'un ami, et s'il venait à faire partie aussi de notre grande alliance, comme jadis dans l'Age d'Or – ainsi qu'il se nomme avec raison ! En ce temps-là il nous comprenait, de même que nous le comprenions. Son ambitieux désir de devenir Dieu l'a séparé de nous... » (Traduction Armel Guerne).]

nouveaux » de la Nature ? – Mais peut-être faut-il voir dans l'Enfant le symbole le plus parfait de cet instinct supérieur et génial. « L'Enfant – écrit Schiller dans sa dissertation *Sur la poésie naïve et la poésie sentimentale* – est donc pour nous la représentation actuelle de l'Idéal, non de l'Idéal accompli, mais de l'Idéal à atteindre », et il compare les inspirations du génie à « des oracles divins dans la bouche d'un Enfant ». C'est aussi à ce « Génie-Enfant » que s'adresse la péroraison de la poésie déjà citée :

Dich kann die Wissenschaft nichts lehren. Sie lerne von dir !

Ces symboles abstraits semblent s'animer et prendre corps dans le roman philosophique de Novalis. Nous avons déjà vu le Maître recueilli ; voici maintenant l'Enfant inspiré : « *L'un était un enfant à peine ; il venait d'arriver et déjà le Maître voulait lui transmettre l'enseignement...* Un jour il reviendra, dit le Maître, *alors les leçons prendront fin* ».

Et pourtant le *Disciple de Saïs* de Novalis se présente, dans certaines parties, comme une protestation contre une autre poésie de Schiller, qui en a peut-être suggéré l'idée première, et jusqu'au titre : *l'Image voilée de Saïs*⁶. On connaît le sujet de cette pièce allégorique. Une loi mystérieuse interdit de soulever le voile qui couvre l'image de la divinité. Poussé par une curiosité impatiente un néophyte enfreint l'ordre mystérieux, se glisse dans le sanctuaire pendant la nuit et soulève le voile de la déesse. Mais son cœur se glace d'effroi et une mort précoce sera la juste rançon du sacrilège. – Qu'on rapproche ce récit un peu mélodramatique, cette allégorie froide et ambiguë, du gracieux apologue intercalé dans le *Disciple de Saïs*, – du « Märchen d'Hyacinthe et de Rosenblütchen », – où la même donnée générale (la curiosité inquiète d'un jeune néophyte, son arrivée dans le sanctuaire d'Isis) aboutit à un dénouement exactement opposé (Hyacinthe retrouve l'image de sa petite fiancée en soulevant le voile de la déesse), et on mesurera la différence qui sépare à présent non seulement ces deux formes d'art, mais aussi les conceptions philosophiques des deux auteurs. Dès le premier chapitre de son *Disciple* Novalis marque du reste son intention polémique à l'endroit de la solution schillérienne : « Si aucun mortel ne soulève le voile du côté de cette inscription là-bas, il nous faudra donc tenter de devenir immortels. *Celui qui renonce à le soulever n'est pas un vrai disciple de Saïs* ». D'où vient cette opposition ?

[A suivre]

⁶ [Cf. *L'image voilée de Saïs*, supplément à la *Lettre* n°44, avril-mai 2013.]

LA CHRONIQUE DES LIVRES
7, rue Corneille, 7
PARIS (VI^e)

A PROPOS DE NOVALIS

En affirmant que l'histoire de la littérature allemande nous demeure parfaitement étrangère, je suis sûr de déplaire, mais de dire vrai. Le très petit nombre de travaux appropriés à la question et publiés en langue française n'ont pu vaincre notre ignorance. La période romantique allemande, si riche en œuvres et si vivante, semble particulièrement dédaignée des critiques professionnels. Au surplus, à supposer qu'un engouement cher à notre race nous fasse adopter un littérateur d'outre-Rhin, – pendant une saison, – nous n'avons cure, afin de pénétrer la pensée de l'auteur, de situer ce dernier dans son milieu historique, de noter ses antécédents intellectuels, d'étudier ses œuvres en fonction de son époque. Je suppose que pour flatter une de nos manies héréditaires, un *contremaître influent* se mette en devoir de nous interroger sur Goethe ou sur Schiller. Après avoir jeté quelques dates au hasard et narré quantité d'anecdotes fausses, je crains fort que notre mémoire ne nous trahisse et que nous ne prenions pour authentiques les « Conversations avec Eckermann » parues il y a quelques années dans *la Revue blanche* – que Dieu ait enfin son âme ! C'est dire que malgré notre suffisance, nos méthodes critiques, dans leurs applications, offrent d'insuffisantes garanties.

Avec quel transport le livre de M. Spenlé, *Novalis et l'idéalisme romantique en Allemagne*, doit être accueilli !

Voici d'abord un éclatant démenti à ceux qui ont raison de prétendre qu'une thèse de doctorat ès lettres est toujours mal écrite et partant inutile. Non seulement le style de M. Spenlé est excellent, mais le sujet, traité avec amour, offre à notre faim spirituelle une nourriture abondante et riche en idées. A lire son *Novalis*, nul ne se douterait que M. Spenlé ait ambitionné le titre de docteur. C'est là, je pense, un assez beau compliment. Je tenais à le faire, parce que le livre, étant une thèse, ne sera pas lu, ou par ceux-là seuls qui n'en sauraient tirer profit.

Donc, jetant son bonnet par-dessus les Sorbonnes, M. Spenlé ne s'est pas contenté, selon les habitudes pédagogiques en cours, de dresser sans plus la table des erreurs accumulées par de séniles commentateurs ; avec succès il s'est efforcé de remplir les deux

conditions requises pour la parfaite connaissance d'un auteur. La première consiste à revivre pour son compte toute l'œuvre du penseur qu'on étudie, et à mêler avec habileté le point de vue subjectif au point de vue objectif. Juger suppose qu'on a compris, mais comprendre, c'est aimer une œuvre, s'en imprégner et la sentir palpiter en soi. Le second mode de vision critique *vraie* exige que le sujet soit replacé dans son cadre naturel qui l'éclair et le projette.

Pour avoir satisfait à ces deux lois, M. Spenlé nous a enfin donné le Novalis que nous réclamions depuis si longtemps, et par le fait même, nous a découvert tout un pan de l'idéalisme allemand insoupçonné.

*

Je connais peu de figures aussi attachantes que celle du jeune Frédéric-von Hardenberg – ce Jules Laforgue allemand, – qui eut la chance de mourir à vingt-neuf ans, après avoir été un des plus hardis novateurs romantiques et instauré en littérature l'idéalisme de Fichte. En l'auteur du *Disciple à Sais* je reconnais le type *complet* de *l'artiste*. D'un mot je le résume : Novalis est un *mystique* et sa vie m'apparaît un constant effort pour atteindre à cette connaissance *intuitive* qui constitue le véritable *créateur*.

Sa mère lui légua son organisation délicate et son caractère rêveur. Son père, d'un naturel violent, après la mort de sa première femme tendrement aimée, tomba dans une tristesse profonde, et « résolut, à force d'austérités, d'expier les folies de sa jeunesse. » Frédéric von Hardenberg, qui prendra plus tard en littérature le pseudonyme de Novalis, passa ses premières années, jusqu'à l'âge de neuf ans, dans une rêverie taciturne. Une crise soudaine de dysenterie tira l'enfant de cet état de torpeur et fit place, sans transition, à une extraordinaire vivacité d'esprit. Et M. Spenlé d'ajouter avec raison : « Peut-être est-ce un symptôme fréquent dans toute la famille des mystiques, que ces brusques métamorphoses de la personnalité, à la suite d'une crise biologique. » Il semble de plus, pour dépasser le mode de connaissance vulgaire, que l'équilibre des facultés doive se rompre et l'une d'elles marquer le pas sur les autres. Prenons-en notre parti, l'hypertrophie d'une partie de nous-mêmes nous permet seule de nous « surélever. » Notre siècle si pondéré, si raisonnable, si *statique*, a fort peu connu cet *état second*. Est-ce à dire que le mysticisme soit une névrose, une simple autosuggestion, une manière de monodéisme pathologique ? Nullement. Seuls les Max Nordau⁷ qui

⁷ [L'auteur de *Dégénérescence* (1886).]

voient « tout du dehors » osent le prétendre. Le mystique, d'ordinaire, se révèle avec des qualités pratiques, qui étonnent. Je vous dis que Novalis fut un *positif*. Bon vivant, rangé et consciencieux. Au dire de son biographe Just, Novalis ne faisait rien à la légère ; il recopiait jusqu'à trois fois les actes du greffe et couvrait des pages entières de synonymes pour se rompre au langage des affaires. S'il ne faut pas trop prendre à la lettre une déclaration de Novalis comme celle-ci : « La littérature est pour moi chose accessoire », qui ressemble fort à la parole de Lamartine : « La poésie n'était pas mon métier ; c'était un accident, une aventure heureuse, une bonne fortune dans ma vie, » du moins nous en avons fini, j'espère, avec la conception légendaire du poète devin, perdu dans les nuages, inconscient et irréfléchi. Ah ! oui, l'idéal ! Mais, philosophiquement, l'idéal ne se confond-il pas avec le réel pur ?

Le caractère de Novalis nous permet de saisir sur le vif les transformations que le mysticisme opère dans l'esprit d'un artiste. Une des plus caractéristiques est la valeur intellectuelle que revêt l'amour chez ces âmes assoiffées de réalité. « Ennobler la passion, déclare Novalis dans un de ses fragments, en l'utilisant comme un moyen, en la conservant volontairement pour en faire le véhicule d'une belle idée, par exemple d'une alliance étroite avec un moi aimé. » La grossièreté de l'organe leur répugne ; l'imagination procure ce que refuse le monde des sens et les puissances affectives se trouvent reportées sur un objet intérieur. Loin de perdre ses droits, la volupté s'intensifie et ce caractère du jouisseur intellectuel se retrouve à un très fort degré chez Novalis. Écoutons ce qu'il dit à ce sujet : « La fonction proprement voluptueuse ou sympathique est la plus mystique de toutes ; elle a le caractère presque d'un absolu, car elle tend à l'union totale. » Tout doit se transformer en volupté, la pensée, la philosophie et jusqu'à l'ascétisme. La douleur et la souffrance mêmes sont sujets de volupté. Ses déperditions biologiques, Novalis les sent avec amour, et toute sensation déprimante devient manière subtile de prendre conscience de soi.

Aussi voyons-nous Novalis envisager le suicide philosophique avec sérénité. L'idée de néant, de destruction, n'y entre pour rien ; nous ne sommes nullement en présence du « mal de René. » La pensée de la mort suscite au contraire chez Novalis un rêve de vie exaltée, d'extase et de volupté orgiaque. La maladie est, en réalité, une crise salutaire, un premier pas vers la guérison. Il importe d'abolir la vie terrestre dans ses manifestations corporelles par une sorte d'auto-suppression, de désincarnation volontaire. « La passion s'exalte jusqu'à l'idée fixe, déclare M. Spenlé dans une analyse très fine, elle met en branle tout l'être moral et intellectuel. Mais en

s'exaltant elle idéalise sans cesse. Par une sorte de désappropriation profonde de l'instinct, elle se replie sur elle-même, se désintéresse de plus en plus de son objet, ou plutôt elle « brûle » cet objet, elle le consume dans les flammes intérieures du désir et finit par trouver dans cette immolation même la suprême volupté. »

Cette disposition amène le mystique à la connaissance intuitive ou directe qu'il ambitionne. Après le *senhsucht* ou désir vague, aspiration vers l'inconnu, le mystique entreprend la purification de son intelligence et de ses sens ; par la *κάθαρσις* [*catharsis*], qui correspond à l'ascétisme, l'esprit se sublimise. Pour l'artiste, l'amour et la douleur opèrent cette conversion et l'amènent au troisième état, *l'extase*. Ici l'être se trouve en possession de son objet. Cette union au principe suprême par l'amour, cette découverte du réel derrière les phénomènes tenta Novalis. Dans le *Disciple à Sais* parlant du maître, Novalis s'exprime ainsi : « Peu à peu, il rencontra partout des objets qu'il connaissait déjà, mais ils étaient étrangement mêlés et appariés, et ainsi, bien souvent, d'extraordinaires choses s'ordonnaient d'elles-mêmes en lui. Il remarqua bientôt les combinaisons qui unissaient toutes choses, les conjonctures, les coïncidences. Il ne tarda pas à ne plus rien voir isolément. En grandes images variées se pressaient les perceptions de ses sens. Il entendait, voyait, touchait et pensait en même temps... Tantôt les étoiles lui semblaient des hommes, tantôt les hommes des étoiles, les pierres des animaux, les nuages des plantes. Il jouait avec les forces et les phénomènes. » Même l'amour, pour Novalis, est avant tout un moyen de culture et de perfection intérieure ; l'objet aimé symbolise un « moi » supérieur et nous met en rapport avec lui. Ce désir de synthèse peut faire supposer qu'il n'aima pas vraiment sa petite fiancée, Sophie von Kuhn. Celle-ci ne fut qu'un prétexte pour le poète de prendre davantage conscience de lui-même. Il aimait un certain idéal qu'il portait en lui et dont s'approchait sa fiancée. « Qu'importe la perte imaginaire d'une Sophie, écrit-il à son frère, auprès des sensations d'une éternité ? » Bien mieux, un étrange amalgame s'opère en son esprit entre le nom de sa fiancée et la philosophie. « Mon étude favorite s'appelle au fond comme ma fiancée : *Sophie* est le nom de celle-ci, *Philosophie* est l'âme de ma vie, la clé de mon moi le plus intime. »

Ce tourment de l'unité fut avivé par les lectures des néoplatoniciens tels que Plotin, et des idéalistes tels que Bœhme et Jacobi. A cette époque, les croyances et les pratiques spiritistes étaient fort répandues en Allemagne, surtout parmi la société piétiste. Les écrits de Jung Stilling, de Swedenborg, le livre de Kant, *les rêves d'un visionnaire*, étaient lus et commentés avec animation et devaient profondément influencer sur l'esprit de Novalis. Mais ce qui acheva de

le tourner vers la contemplation intérieure, ce fut la *Wissenschaftslehre* de Fichte. Ce livre, paru en 1794, fut comme le bréviaire du premier romantisme allemand, il produisit le coup de foudre dans les jeunes esprits des littérateurs. « Ce qui devait séduire les romantiques dans l'idéalisme intégral de Fichte, c'était la hardiesse spéculative de sa méthode, qui mettait dès l'abord l'homme en présence du mystère de sa propre conscience et l'invitait à développer de lui-même, par une intuition géniale, et à affirmer résolument les certitudes les plus immédiates. » La seule réalité, c'est notre moi, créateur de toute réalité. « Je vis dans un monde qui m'appartient tout à fait en propre, dira Schelling, je suis un être qui n'existe pas pour d'autres êtres, mais qui existe pour lui-même. En moi, il ne peut y avoir qu'activité, de moi ne peuvent émaner que des efficiences, il ne peut y avoir en moi aucune passivité, car qui dit passivité, dit action et réaction, et ce rapport ne se rencontre que dans l'enchaînement des choses, au-dessus duquel je me suis précisément élevé moi-même. » On comprend combien cette exaltation mystique du moi devait donner à l'imagination un rôle prépondérant. Celle-ci n'est nullement un simple pouvoir de reproduction. Elle est essentiellement une faculté active et créatrice, une production spontanée d'images. Grâce à la poésie, l'imagination nous entr'ouvre une réalité « supérieure », un monde tout nouveau qui est le monde de la foi romantique. La foi, pour Novalis, devient le fait primitif de la vie de l'esprit. Prouver une chose, c'est donc simplement nous amener à l'imaginer et à la croire.

Il importe peu ici de savoir jusqu'à quel point les romantiques faussèrent la pensée de Fichte. Une rupture s'opéra bientôt lors de l'accusation d'athéisme portée contre le professeur d'Iéna. Retenons simplement les services que rendit à Novalis la « Doctrine de la Science », en le mettant en possession de ses propres théories et en éveillant son esprit à la connaissance directe et intérieure du monde.

Car, muni de cette méthode, Novalis éprouve le besoin d'en tirer des applications et de la faire servir à la compréhension métaphysique de la nature. Il y eut, de fait, des physiciens romantiques de haute valeur au XVIII^e siècle, alors que le génie puissant de Lavoisier constituait la chimie comme science positive. Les fragments scientifiques de Novalis portent bien la trace de l'effervescence magnifique qui s'empara des esprits cultivés. Nous avons vu qu'entre l'esprit et la nature, entre le monde des idées et celui des corps, l'idéalisme magique ne creuse pas un abîme infranchissable. Il s'agit cette fois d'une physique toute symboliste, fondée sur le principe d'universelle analogie et sur l'idée d'une révélation continue du moral par le physique et réciproquement. C'est l'ancienne conception cabalistique du microcosme et du

macrocosme, appliquée à la littérature et adaptée au goût moderne. Un des physiciens les plus curieux du temps, J. W. Ritter⁸, à la fois physicien, cabaliste, théosophe et poète, se lia d'une étrange amitié pour Novalis et le poussa encore davantage, s'il est possible, vers ce naturalisme néo-mystique... Le magnétisme de Mesmer vers le même temps surexcita les esprits au plus haut point et hâta l'établissement d'une philosophie religieuse, symboliste et magique de la nature. Du magnétisme animal on pensait tirer une sorte de théorie scientifique de la magie, qu'on opposait au rationalisme philosophique.

Ce désir de tout unifier, ce besoin de synthèse, nous le retrouverions chez Novalis lorsqu'il s'occupe de religion et de sociologie. Retenons simplement que nous sommes en présence d'un mystique laïque d'une envergure peu commune et d'un artiste incomparable. Les deux qualités qui manquent en France aux poètes, il sut les concilier avec amour : la philosophie et le lyrisme. Et ce sera peut-être la supériorité du romantisme allemand, si différent du nôtre, d'avoir voulu réaliser en soi la totalité du savoir humain sans que l'art en dût souffrir. Cet impossible élan qui poussa Novalis à embrasser dans une connaissance intuitive et à confondre le monde et l'esprit, les êtres et l'être, fut un beau geste qu'il importe d'imiter.

TANCRÈDE DE VISAN.

LE

ROMANTISME ALLEMAND

Qu'est-ce que le Romantisme allemand ? Le nuage, qu'Hamlet fait contempler à Polonius, ressemble-t-il à un chameau ? Hamlet trouve qu'il est fait comme une belette, à moins qu'il n'ait la forme d'une baleine. Le Romantisme allemand, c'est le nuage qui prend docilement toutes les formes et, de préférence, les formes les plus bizarres et les plus fantastiques ; il représente tous les objets qu'on veut, tous les êtres créés et incréés, mais il ne s'inquiète pas de dessiner les contours des objets, ni de marquer les différences qui séparent les êtres réels des êtres chimériques. Il s'accommode de même à tous les genres : philosophie et poésie, religion et plaisir des sens, il embrasse tout, il exprime tout, « depuis les systèmes les plus complexes jusqu'au baiser de l'enfant, » dira

⁸ [Sur l'amitié de Novalis et de J.W. Ritter, cf. *Lettre* n°26, avril-mai 2010.]

Frédéric Schlegel, mais à une condition : c'est qu'il lui soit permis de philosopher en poète, de mettre en musique ses théories morales, voire même de composer des hymnes mythiques sur les perfections de tous genres d'une belle et pieuse maîtresse comme dans « Lucinde », car sa mission est de concilier ce que séparent les esprits étroits et d'aller d'un objet à l'autre, comme ces arabesques capricieuses auxquelles ce même Schlegel compare la poésie romantique : « les contours de l'arabesque, dit-il, comme ceux de la poésie vraie, ne sont pas plus déterminés que les nuages dans un ciel du soir. »

Et de même, il est aussi impossible de marquer par des dates rigoureuses l'avènement et la fin du romantisme allemand que de dire à quels moments précis un nuage se forme et se dissipe. On peut cependant, et c'est ce qui fera l'objet de cet article, rechercher d'abord *comment est né le Romantisme*, puis montrer qu'elle fut *sa physionomie générale, quelles idées* il représente et *quelle place* il occupe dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. Même réduite à ces proportions, notre tâche n'est rien moins qu'aisée : car il s'agit pour nous d'expliquer, dans une langue dont le premier et le plus grand commandement est qu'il faut être clair, les doctrines et les œuvres d'art les plus nébuleuses qu'ait jamais imaginées la nébuleuse Allemagne. En revanche une telle étude offre le plus grand intérêt à qui veut pénétrer jusqu'aux plus secrètes profondeurs, jusqu'aux particularités les plus caractéristiques du génie allemand, car, pour nous servir des paroles mêmes de l'historien le plus compétent du Romantisme, M. Haym, que nous traduisons littéralement, « c'est dans le romantisme que sont mis à nu les nerfs mêmes de l'esprit allemand. »

I

Le Romantisme allemand n'est point une page isolée et qu'on peut lire à part dans l'histoire de la littérature allemande ; cette page n'a de sens que pour celui qui a lu ou tout au moins parcouru les pages qui précèdent. L'esprit allemand, aux différentes époques de son histoire, a ressemblé à ce cavalier ivre dont parle Luther et qui ne sent le besoin de porter son corps à gauche que parce qu'il l'a trop incliné à droite. Ce ne sont, du milieu du XVIII^e siècle jusqu'à l'époque romantique, qu'actions et réactions, mouvements en sens contraires qui se suivent et se déterminent les uns les autres, de sorte que, pour comprendre les revendications d'une époque, on doit connaître le régime littéraire qui l'a précédée et qu'elle prétend abolir ; et comme, à son tour, ce régime littéraire a sa raison d'être et son explication dans ce qui l'a précédé lui-même, il faut, de toute nécessité, remonter, aux *principes* mêmes qui ont présidé à toutes ces

révolutions du goût ; ces principes, tour à tour proclamés et combattus par les différentes écoles, nous permettront seuls de donner un sens relativement simple et clair à bien des querelles d'Allemand.

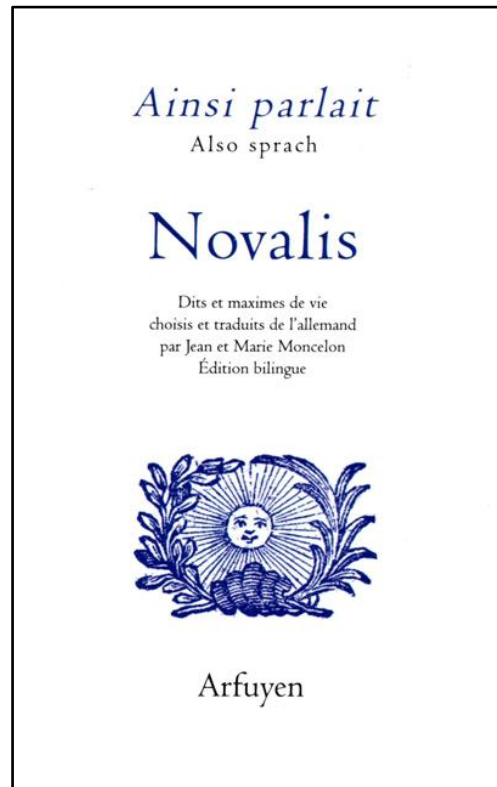
Mme de Staël dit dans son livre *de l'Allemagne* : « Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme... se sont partagé l'empire de la littérature, on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût moderne » (ou romantique).

Rien n'est plus vrai, rien n'est plus commode aussi pour débrouiller le chaos des théories entassées par les écoles rivales en Allemagne, que ce principe si simple posé par Mme de Staël.

Le *classicisme allemand*, c'est le *paganisme* embrassé soit comme une religion de l'âme, soit plutôt comme une simple religion artistique, de même que le *romantisme allemand* c'est le *christianisme* et même le *mysticisme du moyen âge* honorés et chantés par de vrais croyants ou par de simples artistes. On pourrait dire que les deux révolutions littéraires qu'on appelle « la Période d'assaut » et le Romantisme ont été deux croisades entreprises au nom du christianisme poétique et religieux à la fois ; la première a été dirigée (par Herder, puis par Goethe et Schiller dans leur jeunesse) aussi bien contre le paganisme artistique de Winckelmann et de Lessing que contre le plat rationalisme de Nicolai ; la seconde a été faite au nom du mysticisme du moyen âge contre celui qui était devenu alors « le grand païen, » Goethe, et contre son coreligionnaire en poésie, Schiller. On voit par là comment le romantisme allemand se rattache à « la Période d'assaut » ; il y a une telle filiation et de si nombreuses analogies entre les deux époques qu'on pourrait, appeler la première *le pré-romantisme allemand*. C'est que, en définitive, ce qui domine dans ces différentes périodes littéraires qui vont du milieu du XVIII^e siècle au romantisme c'est toujours *la lutte du paganisme classique et de la chevalerie chrétienne*. Semblables à ces héros du Walhalla germanique qui, blessés à mort, se relèvent pourtant et recommencent la bataille avec une nouvelle ardeur, le génie païen et le génie chrétien ressuscitent de même et tour à tour dans la littérature allemande alors qu'ils semblaient vaincus et morts à jamais. L'antiquité, exaltée par Winckelmann et Lessing, recule, dans la jeunesse de Goethe, devant la littérature nationale et chrétienne de « la Période d'assaut, » de ce que nous avons appelé le pré-romantisme ; elle reparait et triomphe durant l'âge mur et « la période classique » de Goethe, mais elle cède enfin la place à la poésie mystique du romantisme proprement dit.

[A suivre]

ACTUALITÉS

LA COLLECTION « *AINSI PARLAIT* »

Après trois philosophes (Sénèque, Lulle et Paracelse), deux écrivains (Shakespeare et Dickinson) et deux maîtres spirituels (Eckhart et Thérèse d'Avila), ce nouveau volume de la collection « Ainsi parlait » est consacré à un écrivain-philosophe au destin météorique, Friedrich von Hardenberg, dit Novalis (1772-1801), ami de Schiller et de Schelling et « disciple » de la jeune Sophie (1782-1797), sa fiancée morte à 15 ans.

Comme celle de Silesius, l'œuvre de Novalis dépasse les limites de la littérature pour atteindre à une véritable méditation philosophique. C'est pourquoi ses formules fortes et brillantes sont très souvent citées.

Où trouver cependant l'essentiel de cette pensée ? L'entreprise est malaisée tant l'œuvre est éclatée hormis le roman inachevé *Henri d'Ofterdingen*, Novalis n'a laissé, en effet, que des textes brefs et dispersés.

Plus qu'aucune autre, une telle œuvre appelle donc l'approche à la fois très synthétique et pénétrante que permet la collection « Ainsi parlait ».

Ainsi parlait Novalis, dits et maximes, Éditions Arfuyen, Strasbourg-Paris, 2016.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France (1831-1911)

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Document biographique

- *Sophie von Kühn* (extraits), par Gustave de Roud, 1948.

Documents littéraires et témoignages

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis » (suite), *Revue Germanique*, 1905.
- Tancred de Visan, « A propos de Novalis », *La Chronique des Livres*, 10-25 juillet 1904.
- Louis Ducros, « Le romantisme allemand », *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1885.

Actualités

- *Ainsi parlait Novalis, dits et maximes*, Arfuyen, novembre 2016.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2016